

**RECIPROQUE**

# Les paroles à l'écrit

Là où les voix deviennent mémoire





# Table des matières

## La demi-finale

Le visage est-il une devanture? .....	6
Nos convictions sont-elles intimes? .....	18
Faut-il tenir sa langue? .....	31
Marcher est-ce se tourner le dos ? .....	42

## La finale

Existe-t-il d'autres vies que la mienne? .....	61
L'enthousiasme est-il l'arme des impuissants? .....	75

## Leurs histoires

Imane Oudghiri .....	91
Nour Mestou .....	92
Lara Franken .....	93
Fawzia Amadou Ali .....	94
Selma Farissi .....	95
Edmond Van de Werve .....	96
Elsa Haentjens .....	97
Soufiane Verrue .....	98



# LA DEMI-FINALE



PAS ENCORE ABONNÉ ?



RECIPROQUE.BE



WWW.RECIPROQUE.BE

LA NEWSLETTER  
DE RÉCIPROQUE !



# Le visage est-il une devanture?

Je suis dans le métro 6,  
Il est 9h10

Je suis attendue à 8h30.

Pendant que mes pensées font l'éloge de  
ma ponctualité, le métro se met à parler ; le  
conducteur nous annonce qu'à cause de travaux, ici  
nous allons devoir nous quitter...

L'avantage ? la responsabilité de mon retard est  
partagée.

En sortant de la bouche de métro, d'un pas accéléré,  
Je croise des paupières bientôt scellées.

Épuisées de quémander.

Si proche du bitume qu'on les confond presque avec  
les pavés.

À même le trottoir, son histoire est effacée.

Accolée à l'immeuble,

Elle semble faire partie de la façade.

Une devanture sans toit,

logée dans une humanité sans foi.

Ses joues témoignent de la détresse,

son regard porte la misère.

Son visage parle de lui-même.

Sa devanture n'est-elle pas assez claire ?

Le visage est une devanture.

Encore faut-il s'en approcher.

Ce visage, on n'a presque plus besoin de le présenter. La devanture, quant à elle, mérite un petit détour chez Robert. Il la définit comme telle « Façade, revêtement du devant d'une boutique. Étalage des marchandises soit à la vitrine, soit dehors. »

N'en déplaise aux urbanistes, cette définition nous colle à la peau. Elle est à quelques mots près, notre portrait.

Alain Masquelet, professeur chirurgien, le présente comme LE lieu névralgique de l'identité.

En même temps... Faut se l'avouer ;

Le visage à tout pour lui, il regroupe nos cinq sens et il est la partie avec le plus de muscles du corps.

Aimé ou détesté,

Convoité ou évité,

Le visage est la porte d'entrée de l'identité,  
la devanture de notre personnalité.

Même en jour férié, cette devanture ne cesse de nous exposer. Le visage échappe à la maîtrise. Nos micro expressions devancent toujours nos mots.

Duchenne de Boulogne m'a fait les yeux doux quand j'écrivais ce texte que je vous offre ce soir. Ce médecin neurologue du XIXe siècle, a étudié les muscles de notre visage un à un. 60 muscles au total pour une combinaison de 10 000 expressions faciales.

10 000 expressions que je vais citer une à une. Là, je déballe une feuille longue jusque par terre\* haaa! Je vous ai eu ! Vrai ou faux rire ? (Fou rire je ne pense pas).

Je dois vous annoncer que vos muscles zygomatiques vous ont trahis. Un vrai rire ou un rire jaune, n'ont pas les mêmes couleurs musculaires. Le rire, comme d'autres expressions, ne se discipline pas.

Le visage est une devanture qui nous dévoile même quand les stores sont fermés et reflète un peu de nous à travers la vitrine. Faire signe comme quand on regarde à travers une fenêtre.

Le visage témoigne de tes pensées et de ton passé. Des devantures dévalisées laissées sur le bas-côté de la chaussée.

En Inde, on en compte par milliers.

Pour avoir osé refuser de se marier, elles voient leur façade immolée. (Selon ASTI Acid Survivors Trust International) Près de 1000 femmes indiennes sont chaque année brûlées au visage à l'acide. Sans parler de l'atroce douleur engendrée sur l'instant, ce crime est une longue agonie de l'identité.

Un vol violent qui s'empare de ce qu'il y a de plus personnel : le visage.

C'est précisément parce qu'il est la devanture qu'il est pris pour cible.

Julie Mazaleigue, chercheuse et philosophe, nous explique que "la destruction du visage signe la désertion de l'individu, atteint au cœur son identité et de sa relation aux autres". Ainsi, les grands brûlés, défigurés, handicapés du visage sont coupés d'une part de leur identité, de leur rapport au monde et à l'autre.

Durant la seconde guerre mondiale, les Nazis garnissaient leurs vitrines de fausses denrées pour donner l'illusion que "tout va bien".

Bien avant eux, le village Potemkine : des façades luxueuses en carton-pâte érigées à la demande du ministre russe Grigori Potemkine, pour masquer la misère.

Un trompe-l'œil architectural. Cédric Grolet n'était donc pas le premier.

Il faut polir sa façade pour garder la face, Le visage est une devanture et eux l'avaient bien compris.

Et nous alors ? Combien de fois avons-nous arboré un sourire, un sérieux, une respectabilité de vitrine, pour dissimuler un chagrin périlleux ?

Et si l'on osait déterrer Levinas il ferait une tête d'enterrement en nous entendant.

Avez-vous perdu la tête ?

Avez-vous posé les yeux sur mes travaux ?

Lui qui s'est entêté à nous persuader que le visage était nudité et vulnérabilité. Que croiser son regard impose une responsabilité éthique. Notamment celle de ne pas tuer...

Qui lui dit ? Qui lui annonce que l'on ne l'a pas écouté ? Qui osera lui tenir tête ? Je tiens ma langue, je lui propose un tête à tête avec Frantz Fanon.

Loin de moi l'envie d'opposer leurs âmes sur une arène sociologique. Un peu de lecture est nécessaire.

Dans son ouvrage, *Peaux noires masques blancs* écrit en 1952, Frantz Fanon théorise la devanture coloniale imposée aux noirs directement sur leur visage. Le visage est le premier point de regard et le premier facteur de discrimination. Il fait face quotidiennement à des stigmatisations. Pour tenir les murs et empêcher que sa devanture soit vandalisée, le marchand adapte son étalage, le racisé adapte son langage.

Quand Fanon parle de masques blancs, il désigne l'ensemble des comportements, expressions faciales, usages du langage que la personne noire adopte pour se conformer aux normes du regard dominant. Pour limiter autant que possible les dégâts du racisme sur sa façade.

Si le visage n'était pas une devanture, les masques blancs ne seraient pas en rupture de stock.

Si le visage n'était pas une devanture, le syndrome méditerranéen n'ausculterait plus les blessures.

Si le visage n'était pas une devanture, lues seraient mes candidatures. La discrétion de mes cheveux ne serait pas un frein aux entretiens.

Si le visage n'était pas une devanture, on évoquerait pas le faciès pour certains. On dirait un "visage" pour tous.

Mais comme il est devanture, et qu'on est pas tous logés à la même enseigne.

Sur la scène médiatique, on s'acharne sur les devantures trop foncées, Sur le marché de l'emploi, on discrimine et dans nos rues, on incrimine.

Entre avenue Louise et Rue de Brabant, les devantures sont le visage des inégalités.

J'aurais aimé que la société lise nos visages avec les yeux de Lévinas...

Que les RH suivent une formation de Fanon...

J'aurais aimé qu'on écoute les bibliothécaires quand ils nous rappellent qu'on ne juge pas un livre à sa couverture.

J'aurais aimé, que le visage ne soit pas une devanture.

J'aurais aimé, à peine le temps de me désoler, que dans mon métro j'entende :

Chers bruxellois-es, les travaux ne seront jamais finis.  
En revanche les visages seront toujours des devantures qui ont la peau dure.

**Imane Oudghiri**



[Voir la vidéo complète](#)

## Le visage est-il une devanture?

Dans le halo de cette ruelle sombre, une lueur qu'on devinerait à peine. Il faut s'y approcher pour observer l'obscurité cédée. Alors, les nuances s'éveillent et dessinent. D'abord, une lumière d'une blancheur hésitante, comme si elle n'osait révéler sa pureté au milieu de la nuit. Ensuite, un rose poudré, ensuite, un rouge, vif.

Au cœur de cet écrin, le décor est millimétré. Une immobilité parfaite offerte aux yeux des passants. Un spectacle d'une esthétique redoutable dans lequel chaque détail est pensé. Un étalage sans faille présentant une devanture faite de verre et d'apparence. Eteinte le jour, elle s'embrase la nuit tombée presque comme pour témoigner à la lune.

Et puis, un mannequin qu'on croirait de cire s'y présente en son centre. On remonte par les jambes, jusqu'au vêtement sensiblement choisi pour qu'on s'y attarde le plus. Alors on y reste. Le plus curieux d'entre eux continuera son parcours vertical.

Il cherche une poupée, mais ce qu'il percute, c'est un regard. Ce que le passant ne voulait pas voir, ce qui s'extirpe violemment de ce décor de plastique... c'est le visage.

Coupable, il détourne l'œil.

Ce soir, on m'a demandé si le visage était une devanture. Alors, j'ai commencé par vous décrire comment la devanture a tenté de vous vendre le corps, pour mieux vous prouver que le visage, lui, ne s'achète pas.

Il est-ce qui vous parle sans dire un mot. Ce qui d'un instant à l'autre vous rend témoin, en un regard vous devenez le responsable. Il est ce qui appelle à notre soi. J'en veux pour exemple la proximité qui nous rassemble ce soir.

Ici elle n'a rien du hasard. Et pour mieux y voir, il vous suffira de vous pencher, un peu plus, approchez, venez et regarder, ne soyez pas choqué à cette distance, le seul risque, c'est de découvrir dans le visage de l'autre l'écho de votre propre vérité. Et c'est précisément dans ce cataclysme, que la vitrine explose. Insoutenable, c'est insoutenable, alors on baisse les yeux. Ce miroir à bout portant que l'on retrouve chez le vivant est ce qui nous retient. Le visage, oblige, il interdit l'indifférence.

Dur à consommer, il exige une réponse, il demande, un pourquoi face à l'horreur. Il fixe quand trop souvent on ferme les yeux. Alors, on masque ce qui appelle à la responsabilité. J'ai nommé L'anonymat du mal quand la devanture devient complice de la violence.

Pour mieux vous vendre le contenu elle vous séduit à coups de slogans.

Rassurante, elle vous dit que la tradition est artisanale que son importation est directe, que la recette est à l'ancienne et de père en fils depuis 3 générations. Ce que le visage n'a jamais eu pour vocation de dire, c'est la promesse qui se brise d'un revers de déception.

Objet public, soumis au carcan de l'urbanisme. La devanture répond à des normes de beauté calibrées, épinglées et figées. Pourtant Il n'existe aucun décret contre la fatigue, aucun procès pour la tristesse. Là où la vitrine se doit d'être lisse pour rassurer, le visage s'autorise le chaos de sa vérité. Entendez la Devanture, elle sonne comme ce qu'on place devant pour tuer ce qui se cache derrière. Assassiner l'être pour ne laisser qu'un paraître.

Et comme on écouterait le langage des oiseaux, il y a ce que notre visage dit de nous sans même dire un mot. Notre couleur de peau, pas un vêtement que l'on ajuste, mais un héritage arboré fièrement. Porteuse d'histoire et de sacrifice, elle est notre identité qui loin des devantures qu'on repeint pour plaire, porte le poids de nos racines sur terre. La beauté des cartes qui se tracent sur le derme, elles sont la géographie de nos émotions, les archives de nos éclats de rire,

traçant sous nos yeux ces rigoles où chaque larme a appris à voyager.

Considérer le visage comme devanture, c'est concéder à ne décorer que l'emballage. Notre être serait réduit à un masque social, une armure de verre, forgée par les sévices du plaisir. Et si d'aventure un courageux ose le présenter "Tu as l'air fatigué" : sonne comme la sentence d'une erreur jamais commise.

Je récusé cette marchandisation. Notre visage n'a jamais eu à dessein d'être un objet sur un catalogue tarifé. Terrifié, il est plutôt est la victime d'un système prédateur qui s'acharne à le réduire au produit.

Mais dans ce désert d'apparence, le visage résiste. Même caché, il transpire. Même brimé, il s'admire pour enfin nous dire que ses artifices ne sont que des aveux de réalité. Si ce soir mon masque est trop rosé c'est parce qu'il tente d'étouffer une pâleur, voyez un fard de pudeur posé sur la réalité d'une douleur.

Ces vérités cachées ne sont que des bombes à retardement que le visage s'empessa de trahir, possédant ce qu'aucune marchandise ne pourra jamais s'offrir. Et c'est dans cette ruelle sombre de nos consciences que s'achève notre course. On aperçoit une lueur. Ici, elle éclaire un visage : le mien.

Observez la courbure de mon nez, le dessin de ma bouche, l'héritage de ma peau. Vous voyez mes cernes, la sincérité de mes yeux,

jusqu'au tremblement de ma main.

Vous pourriez être tentés d'y fixer un prix ; de croire que l'on possède ce qui s'exprime sur mes traits.

Mais je ne vous y autorise pas. Si je porte ma voix aujourd'hui, c'est pour prêter mon visage à celles qu'on refuse de voir. Pour celles qui habitent le silence des vitrines par choix, par contrainte ou par nécessité mais dont l'humanité reste trop souvent murée.

Alors j'espère qu'au-delà du décor, ce soir, c'est enfin moi que vous avez pu rencontrer.

**Nour Mestou**



[Voir la vidéo complète](#)

# Nos convictions sont-elles intimes?

Souvent, en tant qu'activiste, on me pose la question « pourquoi est-ce que tu te bats » ?

C'est vrai ça, pourquoi est-ce que je me bats ?

Pourquoi est-ce que je passe mes soirées en réunions à parler PFAS, droit international et modes d'actions.

Pourquoi est-ce que je me lève à six heures du matin juste pour faire une action coup de poing devant la commission.

Pourquoi est-ce que je loupe des soirées d'anniversaires, mettant en péril des amitiés, pour un combat que beaucoup pensent déjà perdu.

Pourquoi ? Parce que j'ai lu le petit prince. Et que le petit prince il dit que l'essentiel est invisible pour les yeux.

Alors, si je me bats c'est pour cet essentiel, pour les regards amoureux, pour le rire phoque de ma sœur , et pour la dignité de ces peuples opprimés.

Si mes premières convictions sont nées dans les livres, c'est peut-être parce que les livres viennent toucher des sujets intimes.

Oui, nos convictions sont intimes,

Elles prennent naissance dans notre ventre.

Par exemple, Si tu es convaincu que quelque chose de plus grand que toi existe, que tu le nommes Dieu ou univers, c'est parce que tu en as fait l'expérience intime et personnelle. C'est parce que tu as ressenti dans ton bide, dans ta chair, dans tes os, son amour. Si tu es convaincu que la liberté est un privilège. C'est parce que tu as ressenti cet étouffement lorsque leurs colsons ont marqué tes poignets juste parce que tu manifestais. Si tu es convaincu que le patriarcat est un système qu'il faut abattre, c'est parce que tu as ressenti dans ta gorge cette colère quand ton amie t'as dit « T'inquiète Lara, je gère, c'est pas mon premier viol ».

Notre sidération autant que notre indignation sont des réactions chimiques et physiques dont les résidus vont se déposer dans notre intime.

Oui, les convictions sont intimes, car elles laissent une trace dans nos corps.

C'est pour cela que pendant longtemps, les détenteurs de la connaissance ont supprimé l'intime de la sphère des savoirs. Ils pensaient que les émotions, le corps, la nature, les règles, la grossesse, étaient des sujets impurs ou indignes d'être discutés par des hommes blancs. Il faut dire que ça les arrangeait bien, ça leur permettait de nier l'agentivité des femmes et des animaux et d'asseoir leur domination.

C'est d'ailleurs pour cela qu'un des premiers slogans féministes était : « politiser l'intime ». Le féminisme, il remet en question ce savoir abstrait produit d'en haut. Le féminisme, au contraire, il part du « je », de l'existence intime telle qu'elle est éprouvée afin de tendre vers le nous, vers une universalité.

Non, l'intime n'est pas illégitime, inférieur ou impur. L'intime nous concerne tous et toutes. Alors, il faut lui donner de la place, il faut lui donner une tribune afin de pouvoir en discuter autant à l'université qu'aux caisses du supermarché.

Parce que si les convictions sont intimes, c'est aussi parce qu'elles ont aussi été transmises par les discussions avec nos relations intimes.

Quand je dis relations intimes, j'entends, pas forcément une relation physique ou sexuelle, mais une connexion émotionnelle ou spirituelle de confiance entre deux êtres rendant propice la transmission de convictions.

Je parle donc de nos amis, de nos parents, de nos collègues, de notre environnement social.

En effet, si je suis là devant vous aujourd'hui, c'est parce que je suis persuadée que les mots ont le pouvoir de convaincre, de partager des valeurs et de questionner les idées. Et si je suis convaincue de cela, c'est parce que ma professeure de rhéto me l'a insufflé à travers les vers de Césaire,

les essais de Bell Hooks et ses « Tu es légitime » droit dans mes yeux.

Cette idée de transmission des convictions, n'est donc pas du tout contradictoire à l'idée que nos convictions sont intimes.

Je sais qu'on a voulu nous faire croire que nous étions des Homo economicus, des êtres raisonnés, capables de tout calculer, mais il n'en est rien.

Mesdames et Messieurs, nous sommes des Homos lovers, des êtres de relations. Et c'est à travers ces relations que nous nous construisons. Alors peut-être que faire communauté, ce n'est rien d'autre que de relier nos intimes convictions.

L'intime, ce n'est pas le repli sur soi, ou l'individualisation. Non, l'intime vient toucher à l'âme, à ce qui est de plus profond chez chacun.e d'entre nous.

Cependant, je crois que même si c'est dans l'intime que naissent et évoluent nos convictions, c'est dans l'intimité que toutes entrent en relation.

Ce que je veux dire, c'est que l'intime, ce n'est pas l'intimité et que l'intimité, c'est ce mode relationnel qui connecte les humains par leurs intériorités.

J'adore la phrase de Lisette Lombé qui dit qu'il y a du monde à notre table et une place pour chaque âme.

Peut-être est cela le rôle de l'intimité, être ce lieu commun, cette table, ce pont, ce bar dans lequel nous serions tous et toutes camarades de l'intime.

Il n'y qu'à regarder les flottilles en route pour Gaza, s'ils se sont réunis sur ces bateaux, c'est parce qu'ils ont tissé ensemble les voiles de leurs intimes convictions.

Oui, notre intime est une porte d'entrée vers la communauté.

Parce que la communauté, ce n'est rien d'autre que quelque chose possédé par plusieurs, et l'intime est précisément cette chose possédée par plusieurs.

Alors, peut-être que ce lieu qu'on cherche dans cette convergence des luttes se trouve quelque part dans cette addition de nos convictions intimes.

Parce qu'on en a toutes ces traces invisibles dans nos corps.

Parce qu'on a toutes ces convictions qu'on a construites en même temps que notre évolution.

Parce qu'on a toutes besoin de redonner une place publique à l'intime.

Ce que je veux dire par cette anaphore, c'est que quand je dis que je me bats, je veux dire que, je me bats pour moi,

Mais je bats aussi pour toi,

Je me bats pour ceux et celles que personne ne voit,  
J'me bats avec mes mots comme le faisait Virginia.  
Grâce à elle, je l'ai eue ma chambre à moi,  
Oui, c'est dans mon intime que j'ai trouvé la force de militer,  
Mais c'est dans l'intimité que j'ai convaincu d'autres d'essayer.  
Alors, qui que vous soyez, ou que vous soyez, criez,  
chantez, slamez vos intimes convictions afin que nous  
puissions un jour tous et toutes nous lever dans un  
monde sans rapports de domination.

**Lara Franken**

 [Voir la vidéo complète](#)

# Nos convictions sont-elles intimes?

Les Anciens appelaient le lien Desmos. Il suffit d'une lettre pour que ce mot devienne Demos : le peuple. Tout est dit : une société n'est rien d'autre qu'un tissage de liens, de tensions et de réconciliations. Aujourd'hui, nous constatons que cette trame est fragile. Les fils se tendent, s'effilochent ou se rompent, laissant trop d'entre nous sur le bord du chemin. Alors on se demande comment retisser là où le vide s'est installé ? Notre réponse est une certitude : pour faire société, il faut tisser. Et pour tisser, il faut s'ouvrir. Ce que vous allez entendre ce soir, ce sont des voix brutes, audacieuses et sans fard. Des jeunes qui ont laissé leurs pudeurs au vestiaire pour se jeter dans le grand tissage. Ils sont ici pour transformer leurs héritages en outils, transformer leurs colères en ponts, et leurs espoirs en ciment. Ils parlent pour que leurs idées deviennent des fils, et que ces fils, enfin, nous relient à nouveau. Vous verrez que même si nos histoires diffèrent, nos convictions peuvent bâtir un toit commun. Alors non, les convictions ne sont pas intimes.

Permettez-moi donc, Mesdames et Messieurs, de sortir un instant de mon intimité... pour vous partager ce qu'il y a, précisément, de moins secret en moi.

La conviction est une voix et non un silence, elle est une force partagée, non une pensée privée, elle est un choix et non une cachette. Elle est tout sauf intime.

Car l'intimité, c'est ce qui est contenu au plus profond d'un être et généralement secret, invisible et personnel.

Pensez à vos croyances, celles qui dorment en vous, dans l'écrin de vos poitrines:

« Je crois en la justice » l'armure qui vous domine.

« Je crois en mon Seigneur » la foi qui vous illumine.

« Je crois en l'égalité » la flamme qui vous dessine.

C'est beau, n'est-ce pas ? Vous pensez que cela vous appartient , quelle délicieuse arrogance.

Une conviction n'est pas intime dans son origine.

Elle ne peut pas être personnelle lorsqu'elle est, par essence, une transmission.

Personne ne naît avec une religion, une morale politique, ou une vision du rôle des femmes.

Baisse le ton : On nous les injecte. On nous les murmure. On nous les enseigne, on nous les transmet. Nos convictions sont des héritages.

C'est ici que deux mythes s'affrontent:

D'un côté, on cultive le Mythe du Miroir. On veut croire que nos idées sont des jardins secrets, nés d'une réflexion solitaire. On s'enferme dans l'intime, prétextant la pudeur pour ne pas déranger l'autre,

ou invoquant la discrétion par peur, viscérale, d'être jugé.

De l'autre, on embrasse le Mythe de l'Arbre. On sait que la conviction est une sève qui coule des ancêtres vers les enfants. On ne prétend pas être l'auteur de sa sagesse, on en est le gardien.

Mais au fond, le résultat est le même : que vous soyez 'libre-penseur' ou 'fils de la lignée', vos convictions ne sont pas à vous.

Eh bien, voyez-vous, ces idées racontent une histoire qui vous dépasse. Elles sont le lien tendu par ceux qui ont connu le monde avant vous, par ceux qui ont souffert, compris et survécu bien avant que vous ne posiez le premier regard sur l'horizon. Vos valeurs ne sont pas des secrets de tiroir, elles sont les boussoles que vos ancêtres vous ont léguées afin que vous ne vous perdiez pas dans le chaos.

Mes convictions ne m'appartiennent pas : elles sont ma dette envers le passé et ma promesse envers l'avenir.

Dès lors que j'incarne ma pensée, dès lors que ma parole franchit mes lèvres, ma conviction n'est-elle pas déjà sortie de son sanctuaire ? À l'instant même où elle s'énonce, elle cesse d'être intime. Elle devient un acte. Elle devient un fait.

Qu'est-ce qu'une conviction, sinon une opinion solidifiée par l'habitude,

qui a fini par prendre racine dans notre chair ?

C'est par ma conviction envers mon Seigneur que je porte ce voile, et ce voile est aux yeux de tous ; il n'est plus un secret, il est un témoignage.

C'est par ma conviction, viscérale, que je vous le dis : aucune fille dans ce monde ne doit subir l'excision, sous aucun prétexte, jamais. À cet instant, ma douleur ne m'appartient plus, elle devient votre problème. Mes convictions, c'est moi. Les taire, c'est me trahir. Les cacher, C'est présenter au monde une image qui n'est pas la mienne. Mais au nom de quoi devrais-je m'infliger ce mensonge ?

J'ai envie de répondre à Nietzsche que c'est l'intimité qui est une prison, et non la conviction. L'intime nous mure, la conviction nous libère. Alors, je vous en conjure : sortez de cette intimité qui vous enchaîne ! Brisez ces barreaux de silence. Ne vous contentez pas de penser, agissez. Défendez. Assumez. Incarnez. Proclamez. Rayonnez. Revendiquez. Gravez vos valeurs dans l'arène de ce monde !

Car on a voulu vous berner en vous faisant croire que vos certitudes étaient des secrets honteux. On vous a menti pour vous réduire, pour vous effacer, pour mieux vous imposer les dogmes des autres. Ne vous laissez plus exclure. Portez-les haut. Exister, c'est se donner au monde.

Si les convictions sont intimes ou logent elles ? Où sont-elles alors ?

Sinon, à quoi serviraient nos convictions si elles demeureraient cloîtrées dans le silence ?

Si elles étaient strictement intimes, le débat serait une mascarade et l'éloquence un monologue inutile. Or, nous ne parlons que parce que nous sommes convaincus que nous pouvons déplacer la certitude de l'autre/ et le discours, c'est l'acte noble de 'voler' l'intimité d'autrui pour y déposer une graine collective.

En réalité, quand elles deviennent intimes, elles s'éteignent pour toujours.

Quel péril pour soi-même, quelle misère pour le monde, quel outrage à la vérité. On ne peut pas laisser une force aussi puissante mourir dans le silence d'une chambre. Faites-nous ce don, ne gardez pas votre lumière pour vous seuls.

Une conviction n'est pas une pensée, c'est un cri jeté au monde. Elle n'existe que dans le mouvement. Elle frappe contre l'oppression. Elle marche avec l'allié. Elle hurle pour les sans-voix.

Entendez ces voix qui s'entrechoquent ce soir. Elles ne font pas que passer. Elles s'incrustent. Elles laissent une trace indélébile dans un coin de votre tête. Ce soir, en écoutant l'autre, vous ne vous perdez pas : vous vous enrichissez.

Regardez celles et ceux qui ont changé le cours du monde : ils n'ont jamais gardé leur lumière sous cloche.

Quand Rosa Parks reste assise, quand Françoise Tulkens fait de la dignité humaine un rempart contre l'indifférence, quand Mandela transforme une cellule en tribune... ils ne se contentent pas de croire. Ils arrachent leur conviction au silence et en font un acte. C'est en les regardant tenir debout que nous apprenons à nous tenir debout.

La force de notre société, c'est ça : nous sommes différents. Nos convictions ne se ressemblent pas, et pourtant nous cohabitons. Nos idées s'entrechoquent, se frottent, se répondent. Ce n'est pas un problème : c'est une chance. C'est ce fracas-là qui nous fait avancer.

Chaque fois qu'on est sorti de chez nous pour défendre quelqu'un, Chaque fois qu'on a voté pour un idéal, Chaque fois qu'on a dit « NON » quand tout poussait à se taire...

Ce bruit vivant de nos désaccords, c'est le cœur battant de notre société. Nos divergences ne nous détruisent pas : elles nous obligent à penser, à réparer, et à recommencer.

Les conseils d'un vieil ami me reviennent : « Tu sais Fawzia, en éloquence, pour avoir de la profondeur, il faut se mettre à nu. »

Me mettre à nu ? Moi ?

J'ai d'abord frémi. J'ai pensé à mes vêtements, à ce voile, à tout ce qui me protège du regard des autres. J'ai cru que c'était impossible, que c'était l'inverse de tout ce que je suis. Puis, le silence a laissé place à la lumière.

J'ai compris qu'il ne s'agissait pas de la peau, mais de l'âme. Se mettre à nu, ce n'est pas s'exposer, c'est s'offrir. C'est accepter de déchirer le rideau de l'intimité pour se jeter dans le monde.

C'est ce que j'ai tenté de faire durant ces sept minutes. C'est ce que tu as fait, Lara : tu as arraché ta conviction au secret pour nous l'offrir en partage. Quelle audace, quel soulagement, et quel drame ce serait si nous étions restées muettes.

Ce soir, nous avons cessé d'être seulement intimes. Nous avons enfin accepté d'être, ensemble.

**Fawzia Amadou Ali**



[Voir la vidéo complète](#)

## Faut-il tenir sa langue ?

Je veux me taire. Quand j'étais petite, je parlais déjà trop. C'est factuel. Si vous comparez le temps que je passais à parler par rapport à ceux qui étaient en face de moi, j'avais sûrement largement dépassé mon quota. Ma mère n'en pouvait plus, elle me l'a répété tellement de fois : « Apprends à garder des choses pour toi, Selma. » « Tourne minimum 7 fois ta langue dans ta bouche avant de parler, voire dans ton cas 10 fois, ça ne pourra pas te tuer. »

Parce que quand on est enfant, on est trop spontané. On ne se rend pas compte de ce que peut faire une phrase mal placée. À un mot près, les dégâts que ça peut causer.

Ce n'est que maintenant que j'ai grandi que je le sais.

Je suis le résultat de phrases qui, encore aujourd'hui, continuent de me hanter. Elles font partie de mon ombre. Elles ne me quitteront jamais vraiment, j'ai juste appris à les côtoyer.

On m'a dit de me taire. Mais j'ai de la chance, moi. Je peux vous en parler. De mes galères du quotidien, de l'humeur de ma mère quand elle n'a pas pris son café. De mes rêves d'enfant et de la dernière fois qu'on m'a insultée. Et c'est rien.

Parce qu'il y a tellement de gens qui se font tuer parce que la bouche de certains ne veut pas se fermer.

Et généralement, ceux qui causent tout ce mal, ce sont les derniers qui seront impactés. Pendant ce temps, d'autres attendent désespérément d'être sauvés. Pendant ce temps, on voit tous les jours des gens mourir sur nos télévisions. Pendant ce temps, des enfants jouent à la poupée, mais reproduisent le transport des corps des gens qu'ils ont aimés.

Et je me rends compte qu'en fait, si ma mère voulait que je prenne le temps, c'est parce que chaque mot est un privilège. Un peu comme les moines qui ne se taisent pas par absence de mot, mais pour ne dire que ceux qui en valent la peine. Ce n'est pas une raison suffisante pour s'armer de nos langues et les utiliser intelligemment ?

Je voulais me taire, parce que je voulais laisser la place à ceux qui ont besoin d'être entendus.

On dit d'eux que « ce sont des animaux » pour parler de personnes qui se montrent 20 fois plus humaines. À d'autres endroits, on parle de « monstres » comme si c'était à un président de décider comment les gens s'appellent. On utilise le terme « massacre » quand c'est quasiment tout un peuple qui disparaît.

« Un génocide », des fois, faut pas tourner sa langue deux fois dans sa bouche pour oser poser les termes. Mais les puissants de ce monde choisissent minutieusement, car ils savent le pouvoir que ça a de ne pas simplement lâcher ce qu'ils pensent. Je n'ai jamais aimé la politique. Moi, je suis une fille qui aime les histoires, qui cherche à s'évader, qui aime les belles paroles quand elles sont posées sur du papier.

Alors j'ai fermé les yeux. Et j'ai imaginé si je les avais écoutés. Je me suis revue enfant quand j'oscillais entre plusieurs pays. Certaines personnes ont été tellement fortes qu'elles ont réussi à me faire croire que je devais arrêter d'apprendre la langue avec laquelle j'ai grandi. Que je devais m'assimiler. Mais s'accrocher à ma langue, c'est s'accrocher à mon héritage. C'est refuser que d'autres choisissent pour moi comment je dois m'exprimer.

لَا يُمَكِّنُكَ الْهَرَبُ مِنْ شَيْءٍ يَعْيشُ بِدَاخِلِكَ

« Tu ne peux pas fuir quelque chose qui vit à l'intérieur de toi » Et je tiens à elle tout comme je tiens à ceux qui me l'ont apprise. Fermement et avec fierté.

J'ai imaginé l'enfance qu'auraient eue des enfants de la guerre eux aussi s'ils avaient écouté. S'ils se taisaient au lieu d'utiliser leur langue comme une arme face au monde entier. En poème, en chanson, en interview, en signe d'opposition.

Devant le monde ou seuls face au colonisateur.

Nos paroles sont des armes tranchantes qui peuvent faire trembler des cœurs. Et ce n'est pas pour rien que c'est la première chose qu'ils retirent aux peuples quand ils ont peur. Très récemment, on a vu un pays entier plongé dans un silence numérique.

Or, s'évader n'empêche pas la réalité de nous rattraper. Je sais que c'est la politique qui décide de quel titre on verra dans nos journaux. Et c'est la télé qui m'a fait comprendre qu'ils ne montraient pas tous leurs maux.

Alors je ne peux pas m'empêcher de me poser la question : qu'est-ce qui fait que, malgré tout ce qu'on voit, deux jours plus tard, on les a déjà oubliés ? C'est parce qu'ils jouent sur des nuances pour nous endormir.

Mais ça y est, moi, je suis bien réveillée.

Alors, avant de nous dire qu'il faut qu'on parle un maximum pour tout le monde, commençons par laisser parler les concernés. Parce que c'est facile d'essayer de défendre toutes les causes imaginables. Mais elles sont où, ces femmes dont vous parlez ? Ces SDF que vous défendez. Ces mamans qui ont perdu leurs enfants sous des graviers ?

Car qui de mieux qu'eux pour raconter leur histoire ? Nous, on ne peut que s'imaginer. Et s'ils ne peuvent pas, à ce moment-là, oui, prenons de la place et tenons nos langues.

Car ce ne sera plus un choix, mais une responsabilité. Si nous ne parlons pas pour eux, qui nous dit que d'autres le feront pour nous ? La parole reste d'argent, même si le silence est d'or.

Moi, je n'ai jamais su me taire. Depuis enfant, c'est ma personnalité. Et je n'en aurai jamais assez. J'ai des choses à dire et je veux vous parler. Alors j'ai appris à bien le faire, pour que plus jamais on me fasse croire que ma parole a moins de valeur.

Moi, je tiens ma langue, mais surtout j'en pèse le poids. Parce que c'est ça, tenir. C'est l'avoir dans sa main, sous son emprise. C'est la soutenir. Ce n'est pas se taire, c'est maîtriser ce dont on va parler.

T'avais raison, maman. Ça m'a appris à prendre ma place et à l'assumer. Ça ne m'a pas tuée.

**Selma Farissi**



[Voir la vidéo complète](#)

## Faut-il tenir sa langue ?

Vous êtes-vous déjà émerveillé, devant un jardin où rien ne dépasse, rien ne déborde, rien ne dérange ?

Chaque ligne semble décidée d'avance, chaque branche ramenée à sa place, chaque pousse priée de respecter le dessin général.

Ou à force de vouloir que tout demeure là où on l'a prévu, on oublie parfois qu'un jardin n'est pas un plan : c'est un bourdonnement de vie.

Chaque nuit, ce jardin se permet ce que le jour croyait avoir contenu, taillé ou redressé.

Puis l'aube revient, et quelque chose a déplacé la promesse de la veille : une tige surgit entre deux pierres, un brin s'incline au bord d'une allée et une racine poursuit son chemin.

Comme si le sol rappelait qu'aucune vie ne renonce à apparaître parce qu'on lui a demandé de disparaître. Les mots ont cette obstination-là.

On croit souvent qu'en retenant certains mots, on évite ce qui blesse ; qu'en coupant ce qui dépasse, on préserve l'harmonie.

L'intention paraît sage : il faut parfois tailler sans pour autant étouffer, mais aussi, comme dans un jardin anglais, laisser un peu de désordre pour que la vie trouve sa place.

Sinon, à trop vouloir qu'aucune branche ne trouble la symétrie, on ne produit plus seulement l'ordre, mais l'inertie, et si plus rien ne dérange, plus rien n'interroge.

On peut refuser aux mots l'instant, mais on ne leur retire pas toujours l'élan.

Comme une graine recouverte trop vite, une parole empêchée ne cesse pas toujours d'exister ; elle change simplement de lumière.

Elle ne meurt pas au bord des lèvres, mais descend, se répand plus bas, là où elle n'est plus entendue, plus reconnue, plus débattue.

Alors, cette parole se déforme, s'enracine et se durcit.

Une idée dite entre en collision : elle rencontre la contradiction, se frotte à l'objection et corrige sa direction.

L'idée tue, elle, pousse seule. Et ce qui pousse seule pousse souvent de travers.

Ainsi, il vaut mieux voir pousser ce qui dérange que découvrir trop tard ce qui s'est enraciné seul.

Il en va de même des paroles qu'une époque préfère reléguer sous terre, comme si certaines idées, tenues hors du champ commun, perdaient de leur force.

Une frustration qu'aucune phrase n'a exprimée finit souvent par s'imprimer et par éclater, parfois brutalement, comme à Téhéran.

Elle cesse peu à peu de vouloir convaincre et se contente d'attendre un terrain plus fermé, plus étroit, plus radical.

À force de ne pas laisser sortir, on laisse fermenter.

On croit empêcher la pousse, mais on prépare la racine.

Même les mauvaises graines et paroles maladroites ont cette utilité qui révèle quelque chose du terrain, de ses tensions, de ses failles.

Elles signalent souvent un déséquilibre que le silence ne résout pas.

Faut-il alors tout laisser pousser ? Pas non plus.

Il ne s'agit pas de transformer le jardin en brousse, ni la parole en décharge.

Car une langue abandonnée à sa seule brutalité n'est pas une liberté : c'est un vacarme.

Certaines paroles demandent d'abord à être reprises avant d'être données.

Une vérité mal offerte ressemble parfois à une lumière jetée trop brusquement : elle éblouit, mais n'éclaire pas.

C'est pourquoi la langue doit parfois s'habiller.

La forme n'est pas un luxe.

On peut contester sans écraser, heurter sans humilier, déplacer sans détruire.

C'est une responsabilité.

Mais l'exiger ne doit jamais devenir une manière d'interdire le fond.

À trop exiger l'élégance sans tolérer l'écart, on finit par ne produire plus que des paroles polies, mais appauvries.

Comme ces jardins où chaque arbre semble irréprochable, mais où plus rien ne surprend.

Une société vivante a besoin de quelques reliefs.

De quelques phrases qui déplacent l'air avant de trouver parfaitement leur place.

Une branche qui dépasse n'annonce pas toujours le désordre ; elle rappelle parfois que la sève circule encore.

Et c'est peut-être là l'exigence la plus difficile : accepter qu'un désaccord demeure et veiller à ce qu'il sache se tenir debout.

Car il naît une élégance du désaccord, et elle vaut infiniment mieux que cette prudence excessive qui finit par rendre toute parole suspecte avant même qu'elle n'advienne.

Notre époque, parfois, surveille si bien les mots qu'elle oublie leur fonction première : non pas rassurer, mais révéler.

Alors, on contourne, on adoucit, on remplace, non toujours pour mieux penser, mais souvent pour éviter d'être aussitôt jugé, sur l'ombre d'un mot plutôt que sur la charpente d'une idée.

Et peu à peu, ce n'est plus seulement la phrase qu'on retient, c'est la pensée elle-même qu'on ajourne.

À force de craindre la mauvaise herbe, on en vient à inquiéter jusqu'aux fleurs.

À force de redouter ce qui dépasse, on finit par suspecter simplement ce qui prend place.

Et dans ce jardin comme dans notre société, rien de vivant ne reste longtemps enfoui : tout finit par faire surface.

Alors non, il ne faut pas tenir sa langue. Il faut la cultiver.

Préserver une langue n'a jamais voulu dire en empêcher les écarts : c'est souvent dans ce qui dépasse, d'ailleurs, qu'elle conserve sa vitalité.

Non, il faut accepter qu'une idée apparaisse avant d'être parfaite, qu'un mot cherche encore sa mesure, qu'une parole hésite parfois avant de trouver sa juste tenue.

Une société ne s'abîme pas parce que tout s'y déclare, mais par ce qui s'égare à l'abri des regards.

Et c'est souvent dans l'audace de cette parole à parfaire que le dialogue trouve sa lumière.

**Edmond van de Werve**



[Voir la vidéo complète](#)

# Marcher est-ce se tourner le dos?

On ne m'a pas appris à vivre, on m'a appris à circuler.

Et ce matin, mon propre miroir a fini par m'oublier.

J'y ai vu une inconnue, un matricule, une menace,  
Une femme aux pas de plomb qui ne laisse aucune trace.

Elle a le regard sec, l'âme en ordre, le cœur froid,  
Elle ressemble à la foule... elle ne ressemble plus à moi.

Elle s'est perdue dans les engrenages de la rentabilité,  
Esclave consentante d'une fausse liberté.

On lui a vendu le bonheur en pack, une montre qui surveille son pouls,

Entre deux salades de graines et un burn-out de bon goût.

On lui a vendu le coaching de vie, la marche « pleine conscience »,

Pour rentabiliser son stress et discipliner son silence.

On l'a sommée de courir pour ne pas perdre la face,  
Car si elle ne transpire pas sa réussite, elle n'a plus sa place.

Et soudain, devant ce reflet, une question m'a glacée:  
En marchant ainsi, est-ce SE tourner le dos ? Est-ce ME trahir pour avancer ?

On nous a mis sur les rails et bétonné l'esprit,  
Pour que jamais l'étincelle n'en sorte avec un cri.  
On nous impose la cadence, ce métronome invisible,  
Qui transforme nos rêves en une cible prévisible.  
On avance en silence, bien rangés, bien cadrés,  
Dans le couloir étroit des destins préparés.  
Le rail, c'est l'école qui broie, c'est le bureau qui éteint,  
C'est le costume trop étroit qu'on enfle chaque  
matin.  
C'est l'étudiant qui court pour un titre, une mention,  
En oubliant pourquoi il avait, un jour, une passion.  
Regardez-nous bien : nous ne sommes plus des  
marcheurs.  
Nous sommes des articles sur un tapis roulant sans  
valeur.  
On défile, on est scannés, on attend le « bip » final,  
Le tampon sur la peau qui nous juge... « conforme et  
banal ».  
Regardez cette ronde : c'est la cour d'une prison.  
On marche sous un soleil de plomb sans aucun  
horizon.  
C'est la marche circulaire, entre quatre murs gris :  
On nous laisse circuler pour mieux voler nos vies.  
On ne marche plus pour explorer, on marche pour  
s'aligner,  
Préférant le bruit de la chaîne à la peur de dévier.

Marcher, c'est l'art de l'esquive, le génie de  
l'indifférence,  
C'est transformer l'autre en un décor sans importance.  
Mes jambes sont un moteur de cinéma, un travelling  
furieux,  
Qui laisse le malheur hors-champ, loin de mes propres  
yeux.  
On presse le pas devant l'homme qui dort à même le  
froid,  
Ce naufragé du bitume qui n'a plus ni nom, ni droit.  
Ma marche est une armure, une lâche stratégie,  
Pour traverser l'humain... sans en payer l'hémorragie.  
Je ne marche pas pour un but, mais pour l'écart,  
Pour que l'autre ne soit qu'un faux raccord de regard.  
M'arrêter enfin ? C'est briser ma propre fiction,  
C'est laisser le réel entrer par effraction.

Écoutez bien ma question : « Marcher, est-ce SE  
tourner le dos ? »

Ce « se », c'est le Met Gala des aveugles, une mise en  
scène,  
Une Fashion Week de luxe, sur une terre qui saigne.  
On nous vante les Lumières, les droits, la liberté,  
Pendant que l'Occident, lui, marche sur toute  
l'humanité.

On défile à la chaîne, mannequins d'un système,  
Qui nous vend de la haine, sous des habits couleur  
crème.

On s'asperge de Chanel, parfum de « Cocolabo »,  
Pour masquer l'odeur du sang sous ce si joli logo.  
Hier avec l'Allemand, aujourd'hui sur les décombres,  
On fait briller le luxe en écrasant les ombres.

Ici, on marche pour consommer, là-bas, on marche  
pour survivre,  
Sous les bombes de phosphore qui brûlent ceux qui  
s'enivrent.

À Gaza, en RDC, sous le feu et l'effroi,  
On piétine des vies en invoquant notre bon droit.  
On ne marche plus pour changer, on marche pour  
oublier le poids,  
De la cendre sur nos chaussures et de la honte sous  
nos toits.

L'injustice avance, sereine, en haute couture,  
On lui fait une haie d'honneur pour masquer la torture.

Oubliez Rimbaud et sa fausse légende,  
Il ne marchait pas pour une cause grande !  
C'était un fuyard, un homme à l'écart,  
Cherchant dans l'exil son dernier faux départ.  
Il n'a trouvé la paix qu'au moment de l'arrêt,  
Quand le corps s'immobilise et que l'âme est au vrai

Si marcher vers l'avant, c'est se tourner le dos,  
S'arrêter et faire marche arrière, c'est enfin briser le  
caveau.

Mon adversaire vous vante la route ? Invoquez donc  
Prévert,

Et sa « Lessive » infâme, où le monde se perd.

Il cite « Oh la terrible et surprenante odeur de viande  
qui meurt »,

Moi je dis : « C'est le parfum glacé d'un homme sans  
cœur ».

Cet « honnête gentilhomme » au regard régulier,  
Marche sur les vivants pour lustrer son soulier.

La marche est son tambour, son cycle de lavage,  
Pour que le rouge s'efface au fil du paysage.

Il prône l'effort ? Mais quel gâchis de foi !

Rappelez-vous « Les Barons » et leur noble loi.

Il marche à découvert, son crédit est fini,

Son podomètre implose et son âme est punie !

Il fait du zèle à vide, il s'agite en perdant,

Quand rester sur place est vraiment l'acte des  
géants.

Mais quelle est cette force qui a si peur de l'arrêt ?

Celle qui craint l'écho d'un monde trop discret ?

La vraie résistance ne se mesure pas au kilomètre,

Elle est dans le poids de l'arrêt... pour enfin se  
reconnaître.

Regardez ces campus, ces étudiants en rage,  
Assis dans le tunnel, pour Gaza, pour le courage.  
Ils n'ont pas fait un pas, ils ont stoppé la machine,  
Plus bruyants dans leur siège qu'une armée assassine.  
C'est là que bat le cœur ! C'est là qu'est la bataille !  
Dans le refus de suivre le rythme du bétail.  
Alors, sabotez tout ! Sortez de ce troupeau !  
L'assaut le plus terrible, c'est de poser sa peau.  
Ne soyez plus les rouages de leur marche forcée,  
Soyez le grain de sable, la conscience dressée.  
Brisez enfin les rangs, déserteurs du grand rail !  
S'arrêter est un cri, pas une fin de travail.

« Un kilomètre à pied, ça use, ça use,  
Un kilomètre à pied, ça use les souliers ! »  
On nous chantait l'usure avant même d'avoir des  
dents,  
Le service après-vente d'un destin de perdant.  
Nancy Huston a raison : « Arrêtez le monde ! »  
Moi aussi je descends du manège avant que tout ne  
s'effondre.  
Je rends enfin mon ticket, je refuse l'enchère,  
Laisse donc ton Jef, Brel, et tes grands airs de fête.  
Ta valse à mille temps ? C'est une aliénation,  
Une sueur de façade, une pure accélération.  
Laisse-le là, ton Jef. Laisse-le sur le trottoir.  
Ne le relève pas pour un semblant d'espoir.  
Viens t'asseoir un moment. Il faut qu'on se regarde.

Il faut qu'on se l'avoue, Jacques... qu'on baisse la garde.  
Et après ? Après, apprenons un seul pas, une danse qui nous justifie,  
Qui nous donne le droit d'habiter notre vie.  
Apprenons à flâner, apprenons enfin à rire,  
Pour ne pas que ce soit bête de n'avoir rien su se dire.  
Faisons quelque chose, pour que ce ne soit plus vain,  
D'être encore debout quand tant d'autres se sont éteints.  
On ne « circulera » plus. On habitera le sol.  
Chaque pas sera un choix et non plus un protocole.  
On s'aimera debout, pour que le cœur s'acquitte,  
Du bonheur d'être là, quand la fête nous quitte

**Elsa Haentjens**



[Voir la vidéo complète](#)

# Marcher est-ce se tourner le dos?

Ce soir...

Sept fois,

la parole s'est posée sans jamais s'épuiser.

Sept fois, on a sondé le visage

comme une devanture, peut-être, sans jamais savoir  
si ce qu'il montre, dit vraiment ce qu'il y a derrière.

Sept fois, les convictions ont vibré,  
intimes... ou simplement incarnées.

Sept fois, les langues se sont tenues, juste assez pour  
dire,  
jamais assez pour tout livrer.

Cette fois... C'est à moi.

Je suis le dernier.

Celui qui vient Quand tout semble déjà dit.

Quand, peut-être...

tout semble déjà joué.

Alors forcément...

je marche autrement.

Pas pour convaincre plus fort.

Pas pour parler plus vite.

Mais pour comprendre... Ce qu'il reste.

Ce qu'il reste  
quand les mots sont tombés.

Quand l'attention commence à glisser.

Parce qu'à cet instant précis...

Vous ne cherchez plus à découvrir.

Vous cherchez à ressentir.

À retenir.

À décider

Et moi,... Je suis là.

Mais je viens de marcher... jusqu'à vous.

Comme eux avant moi.

Comme vous avant eux.

Comme chacun, depuis le début.

Parce que oui...

Depuis tout à l'heure, on avance.

D'un mot à l'autre.

D'un doute à l'autre.

On progresse sans s'en rendre compte.

Et pourtant...

Rien ne s'efface.

Alors je me suis arrêté ici.

Et je me suis demandé...

Qu'est-ce que ça veut dire, vraiment... Marcher ?

Est-ce que marcher, c'est laisser derrière ?

Est-ce que marcher, c'est abandonner ?

Est-ce que, depuis le début...

On se tourne le dos ?

Ou est-ce que...

Quelque chose, en nous,

Refuse obstinément de partir ?

Parce que moi...

Je suis arrivé jusqu'ici.

Et pourtant...

Rien ne m'a quitté.

Certains disent que marcher, c'est se tourner le dos.

Comme si avancer impliquait d'abandonner.

Comme si chaque pas nous éloignait de celui que nous étions,

comme si le mouvement était une trahison

Mais dites-moi...

Comment pourrait-on se tourner le dos à soi-même ?

Essayez.

Changez d'angle, d'horizon, de décor

Vous pourrez faire face au monde entier,

Mais jamais vous ne vous croiserez.

Car vous n'êtes pas devant vous.

Vous êtes en vous.

Sous vos pas, dans vos choix, dans vos détours flous.

Alors non, marcher n'est pas se tourner le dos.

On croit parfois s'abandonner en chemin.  
On croit laisser derrière soi des fragments de vie,  
Des rêves, des visages, des versions anciennes de  
nous-mêmes.

Moi aussi, je l'ai cru.

Quand j'étais enfant, je voulais devenir acteur.  
C'était une évidence, une promesse silencieuse faite à  
moi-même.

Et puis, sans rupture, sans fracas, sans décision  
spectaculaire...

Le temps a fait son œuvre.

Non pas en un choix, mais en une multitude.  
Des décisions minuscules, presque invisibles,  
Des pas si discrets qu'on oublie qu'ils en sont.  
Et un jour, sans vraiment savoir comment,  
Je n'étais plus sur ce chemin.

Alors on se dit : j'ai abandonné.

Je me suis perdu.

Je me suis tourné le dos.

Mais non.

Ce rêve-là ne s'est pas effacé.

Il s'est déplacé.

Il est là, encore

Dans ma voix, dans mes silences, dans mes élans qui  
débordent.

Dans cette manière d'habiter les mots,  
De chercher le regard, d'habiter le tempo.

Je ne l'ai pas perdu.

Je l'ai mu.

Nous ne marchons pas légers.

Nous marchons de pas chargés.

Sur ce dos que l'on croit pouvoir quitter,

Il y a un sac immense muet, secret

Tissé de souvenirs, de possibles avortés,

De chemins effleurés, de visages rencontrés.

Le corps s'éloigne.

Mais le sac s'alourdit.

On croit s'alléger mais on se charge autrement.

Non plus comme souvenir mais comme manière d'être.

Un sac où s'entassent

Nos "peut-être", nos "si j'avais", nos traces.

Nos anciennes voix, nos anciennes faces.

Une blessure devient une lecture du monde.

Une parole prise trop tôt.

Un silence posé trop tard.

Et soudain

Ce n'est plus derrière.

C'est dedans.

Le loin trompe.

Mais Le lien demeure.

On pense avoir quitté ce qui nous a faits

Alors que c'est ce qui nous a faits

Qui ne nous quitte jamais.

Et croire qu'il faudrait rester fidèle à une version figée

de soi,

C'est vouloir être statue,  
Là où nous sommes flux, chute et battue.  
On confond souvent marcher... et fuir.  
Donc on se met à courir.  
Comme si la vitesse pouvait créer de la distance.  
Mais ce que l'on fuit ne recule pas.  
Alors on court contre quoi, exactement ?  
Peut-être que...  
On ne court pas contre quelque chose.  
On est simplement sur une espèce de tapis roulant...  
Ça avance tout seul.  
Ça ne s'arrête jamais.  
Alors on accélère.  
On s'adapte à la vitesse.  
Et moi aussi, je cours.  
Je cours...  
Et je ne sais pas pourquoi.  
Par exemple Je ne sais même pas vraiment pourquoi  
je suis là, ce soir.  
...et peut-être que c'est Réciproque.  
Nous sommes sur cette machine infernale  
Non Pas pour aller quelque part  
Mais pour ne pas tomber avant de tomber  
Et à force de suivre le mouvement...  
On oublie  
Qu'on peut en descendre  
On court contre quelque chose qui ne reste jamais  
derrière.

Ça part avec nous.

Pas comme un souvenir

On court contre quelque chose qui ne reste jamais  
derrière.

Ça part avec nous.

Pas comme un souvenir

Mais une porte qu'on claque en pensant l'avoir  
fermée...

Et qui, sans bruit,

Reste entrouverte.

Alors on s'éloigne.

Mais dès que quelque chose ressemble, il revient.

Ça se glisse, ça se fixe, ça se forme

Et ça finit par faire surface.

Alors on accélère.

On file, on force, on fuit.

Mais plus la course s'allonge, plus la distance se  
trompe.

On gagne du terrain, on perd du sens.

Ce que l'on fuit nous suit

Parce que ce que l'on fuit, c'est nous...

Et c'est là que la fatigue commence.

Pas dans les jambes.

Dans la tête.

Alors marcher change tout.

C'est accepter la proximité de ce que l'on porte déjà.

Non plus courir devant son ombre...

Mais avancer avec.

Alors non...  
Marcher n'a jamais été se tourner le dos.  
C'est même tout l'inverse.  
Parce qu'à force de croire que partir, c'est laisser...  
On finit par rester, pour ne pas se perdre.  
Rester...  
Et s'enfermer.  
S'enfermer dans ce que l'on connaît,  
Dans ce que l'on supporte,  
Dans ce que l'on tolère encore...  
Par peur de ce que l'on emporte.  
Et On s'arrête.  
Parce qu'on refuse  
Ce qui avance avec nous.  
On ne fuit plus le monde.  
On se fuit soi.  
Ce n'est plus une question de mouvement.  
C'est une question de vérité.  
Rester, ce n'est pas rester.  
C'est se restreindre.  
Se restreindre à ce que l'on était,  
Alors même que tout, en nous, demande à devenir.  
Parce que ne pas marcher Elsa  
c'est s'empêcher d'avancer avec ce qui nous  
construit.  
  
C'est vouloir déposer ce qui nous constitue,  
C'est ne rien faire alors que c'est ce qui tue  
Comme si l'on pouvait poser son ombre

Et repartir sans elle.  
Mais une ombre ne se laisse pas.  
Alors certains restent.  
Mais à force de ne rien perdre...  
ils finissent par ne plus rien devenir.  
Le véritable abandon... n'est pas dans le pas  
Il est dans celui que l'on refuse.  
Alors je vous invite à sauter le pas  
Et réaliser que le seul dos que vous pouvez vraiment  
tourner  
Est sur votre propre partition  
Pour le rendre plus clair ou plus harmonieux  
Votre vie est une musique en perpétuelle composition  
Et qu'ici et là vous vous devez d'ajustez les do,  
La seule famille dorée que vous pouvez tourner  
Pour que votre mélodie vous soit, enfin, juste

**Soufiane Verrue**

 [Voir la vidéo complète](#)



# LA FINALE





# Existe-t-il d'autres vies que la mienne ?

Regarder les étoiles. On l'a tous déjà fait, non ?

Après une journée trop chargée avec juste l'envie de déconnecter. À la montagne ou à la mer. Au printemps, en automne, en été ou en hiver. Se couper du monde pour les observer briller la nuit dans le ciel.

Leur accorder un instant, alors qu'on les oublie les 3/4 du temps. Mais est-ce qu'on s'est déjà demandé ce qu'était une étoile ? Moi, je peux vous répondre. Ce sont des milliards et des milliards d'atomes qui se transforment puis libèrent leur énergie. Elle crée de la lumière si forte qu'on la voit d'ici sur Terre. C'est pas une folie ?

Est-ce que vous saviez que ces étoiles qu'on a regardées avec tant d'amour quand on était petits étaient peut-être déjà mortes il y a des millions d'années ? Mais nous, dans notre tête, on était juste en train de se dire « ouais, c'est beau à regarder ».

Pourtant, à un moment, elles étaient en vie. Peu importe le temps ou l'espace qui nous séparait. Parce que maintenant grands, on le sait. Ce n'est pas parce qu'on ne voit pas ou ne connaît pas les choses qu'elles n'existent pas.

C'est d'ailleurs l'explosion d'une étoile qui nous a permis d'être ici.

Lunette et cravate de scientifique) : Oui, oui. Le fameux Big Bang. C'est grâce à lui que la vie a pu se former.

Et les atomes qui composent les étoiles sont les mêmes qui composent les cellules de nos corps. Donc l'humain est composé de milliards de cellules vivantes qui permettent de faire fonctionner notre organisme.

Donc à moi toute seule, déjà, je suis plusieurs êtres. S'il n'existait pas d'autres vies, j'aurais jamais pu naître.

C'est pas dingue à quel point on a rendu ordinaires les choses ?

Toutes ces planètes. Qui explosent et qui renaissent. Qui sont si loin que l'on ne pourra jamais vraiment toutes les connaître. C'est pas le plus beau rappel qu'on n'est pas seul ? Qu'il y a un million de possibilités. Il suffit juste de prendre le temps de s'arrêter pour regarder ce qu'il y a au-dessus de nos têtes constamment baissées.

Et pourtant, on veut vous faire croire, me faire croire, que d'autres vies que la mienne n'existent pas. Que vous n'êtes pas là. Que ma famille n'a pas plein d'étoiles dans les yeux à chaque fois qu'ils me voient. Et quoi que je fasse, ils diront que je suis la meilleure,

mais parce que certains voient en moi la fille qu'ils ont vue, faite grandir.

En 1940, le psychiatre René Spitz fait une observation d'un phénomène qu'il appelle l'hospitalisme. Après la guerre, il observe des bébés placés en orphelinat qui ne recevaient pas d'affection. Pour ce qui est des soins physiques, ils ne manquaient de rien. Mais même manger n'est pas aussi vital que le contact avec d'autres humains. Petit à petit, ces enfants qui pleuraient beaucoup au début le faisaient de moins en moins. Pire, ceux qui avaient grandi sans cet attachement ont développé des troubles graves : anxiété, comportements autodestructeurs, et certains mouraient.

Privés des autres, notre vie s'éteindrait.

Et peu importe d'où on vient, vos vies impactent la mienne. Je suis le fruit de toutes les histoires qui sont venues avant elle.

Des gens si différents. De toutes cultures, religions, horizons. Vous êtes mon effet papillon.

Rien n'existe seul. Desmos, nous sommes tous liés. Et si un battement d'ailes de celui-ci peut causer un typhon de l'autre côté de la planète, c'est que moi aussi je dépends de chaque petite décision et connexion que la vie a faite.

Même la nature ne fait que vous le rappeler.

Tremblement de terre, tsunami. Elle vous dit :

Je en vie, mais vous êtes en train de me tuer.

Regarder les étoiles. On l'a tous déjà fait, non ? En pensant à un proche parti trop tôt. Une personne qui rendait notre vie plus belle. Je revois ma grand-mère parler de son enfance et de l'histoire qui s'écrivait alors que j'étais même pas encore près d'elle. La guerre de l'indépendance du Maroc contre les Espagnols qu'ont vécue mes grands-pères. Des vies existaient avant même que je sois là. Et tellement d'autres viendront bien au-delà.

Et leur impact a été tellement fort qu'encore aujourd'hui, on dit « kamisita » chez moi pour parler de chemise. « mimilada » pour parler de confiture. On utilise tellement de mots en espagnol que je regrette de ne pas l'avoir pris en LV2 à l'école.

Et c'est pas qu'une histoire de chez moi.

Les autres n'existent pas ? Pourtant, en français aussi, vous n'avez pas réussi à vous débrouiller seuls : « algèbre », « douane », « ksar », « wesh ».

Peu importe la langue, l'autre laisse sa trace. Vous-mêmes, vous parlez un peu l'arabe sans même vous en rendre compte.

Et je pense qu'il est là, notre problème. L'oubli.

On va toujours trop vite. On est dans nos carrières, nos pensées. Nos problèmes, notre perception de la réalité. Allez-y pour essayer d'arrêter une fusée qui est en train de foncer.

Mais penser qu'il n'y a pas d'autres vies que la sienne, c'est ne pas prendre la peine de s'arrêter pour les voir. Penser qu'il n'y a pas d'autres vies, c'est oublier l'autre : Celui qui t'a ouvert son cœur et raconté ses histoires. Celui qui a été heureux comme si c'était lui qui avait gagné à chacune de tes victoires. Celui qui se bat avec toi. Celui qui t'a fait grandir et permis d'en arriver là. Celui qui trouverait une solution à ton problème, si seulement t'allais lui parler.

Celui qui ne demande qu'à être aidé. En fait, celui qui est comme toi.

Et le monde est très fort pour ça. Oublier.

Alors on se permet de laisser notre avenir entre les mains d'humains qui se voient comme des dieux. Seules personnes soi-disant dignes. Pendant que les autres se battent juste pour être reconnus à leur juste valeur, celle d'humains.

Et je pense que c'est ça qui m'a amenée depuis toujours à déclamer. Je ne veux pas vous oublier. Je ne veux pas détourner les yeux d'atrocités et de la beauté du monde dans lequel on vit. Je veux continuer à vous admirer. Moi, c'est la vie des autres qui me nourrit.

Existe-t-il d'autres vies que la mienne : je suis parce que vous êtes.

**Selma Farissi**



[Voir la vidéo complète](#)

# Existe-t-il d'autres vies que la mienne ?

On m'a posé une question indécente.

Une de ces questions qui vous tendent un piège avec l'élégance d'un sourire.

Une question qui, sous ses airs philosophiques, vous condamne d'avance :

Parce qu'en apparence, que suis-je censé défendre ?

L'idée la plus suspecte qui soit.

La plus mal aimée.

Dire qu'il n'existe aucune autre vie que la mienne,

Cela sonne comme une maladie de l'ego.

Comme si j'étais venu,

Avec le sérieux des imbéciles et la grâce des tyrans,

Vous annoncez que vous n'êtes rien,

Que je suis tout,

Et que l'univers, par un caprice grotesque,

Aurait eu la délicatesse de se construire autour de ma petite personne.

Avouez que formulé ainsi, j'ai déjà l'air détestable.

Et je dois bien reconnaître mon embarras :

Comment assumer une telle phrase sans avoir l'air de m'agenouiller devant mon propre reflet ?

Comment ne pas tomber dans une narration  
narcissique,  
Une mise en scène misanthrope.  
Vous êtes des centaines.

Je suis un-ble

Seul, ridicule dans mon unicité numérique, presque  
insolent de solitude ?

Le calcul, à première vue, m'écrase.

La simple politesse du réel semble me contredire.

Non.

Ce n'est pas cela que je dis.

Et c'est précisément parce que je refuse cette  
caricature

Que je vous demande un instant de patience.

Pas votre adhésion, ce serait trop tôt.

Seulement un arrêt sur image.

Accordez-moi ce bref sursis où l'on cesse de juger une  
phrase à son scandale,

Pour commencer à l'écouter dans sa structure.

Quand j'entendais : "il existe d'autres vies que la  
mienne",

Tout le monde applaudissait.

Cela sentait la largeur d'esprit, le respect de l'autre.

Et inversement, ma position semble tout de suite  
offensante.

Mais les idées les plus confortables sont parfois celles qu'on interroge le moins.

Car errent dans les manuels parfois des évidences  
Que seule une seconde lecture révèle.

Et si ma phrase n'était pas un couronnement de moi-même...

Mais une confession de limite ?

Et si elle ne disait pas : "je vauX plus que vous",

Mais au contraire : "je suis condamné à ne jamais  
sortir de moi" ?

Et si, loin d'être une fanfare pour l'ego,

Elle n'était qu'un constat austère, presque triste,

Sur ma propre existence.

Enfin, de quoi suis-je certain ?

De rien.

Je peux vous voir.

Je peux vous aimer, vous craindre, vous perdre.

Mais il demeure entre vous et moi une frontière  
infranchissable :

Je ne vous vis pas.

Alors oui, je sais le malaise de la phrase.

Mais je vous demande de me suivre.

Peut-être qu'au bout de ce chemin,

Vous n'y entendrez plus un homme qui veut être seul  
au monde,

Mais un homme qui constate,  
Qu'il ne sortira jamais de la seule vie qu'il puisse  
véritablement habiter :

La sienne.

Il n'existe, pour moi, aucune autre vie que la mienne.

Non pas par orgueil mais par enfermement.

Non pas parce que je vous nie

Mais parce que je ne peux pas vous atteindre.

Je suis condamné à moi-même.

Ce n'est plus la même arrogance.

C'est presque une peine.

Je suis enfermé derrière mes yeux comme derrière  
des vitres sans poignée.

Je vois des silhouettes, des gestes

Mais jamais je ne franchis la frontière invisible

Qui sépare ce que vous êtes

De ce que je perçois de vous.

Je ne vis pas vos vies.

Je les imagine.

On pourrait croire que c'est une pensée égoïste.

Mais l'égoïsme suppose un choix.

Or, je n'ai rien choisi.

Je n'ai pas choisi de ne pas être vous.

Alors je vous regarde à travers cette fenêtre ;

Je sais qu'il y a de la chaleur,

Je devine des histoires,

Mais je n'y aurai jamais accès.

Et pire encore  
Ou peut-être plus vrai encore  
Dès que vous quittez mon regard,  
Vous osez vous effacez à moi.

Pas de l'univers, bien sûr.  
Mais de ma réalité.

Votre corps disparaît,  
Votre voix s'éteint,  
Et il ne reste de vous  
Qu'un écho dans ma mémoire.  
Réduits, peut-être.  
Sublimés, parfois.  
Mais toujours recréés.

Alors dites-moi...

Où vivez-vous vraiment ?  
Dans votre propre monde, inaccessible, invérifiable  
Ou dans le mien, déformé mais tangible pour moi ?

Vous êtes peut-être des univers entiers...  
Mais pour moi, vous êtes des constellations perçues  
depuis une seule planète.  
Je ne peux pas sortir de mon orbite.  
Je ne peux que contempler depuis ma fenêtre.

Alors non,  
Ce n'est pas une déclaration de supériorité.  
C'est un aveu de solitude.

Il n'existe aucune autre vie que la mienne...  
Parce que je suis le seul à la vivre.  
Et vous êtes peut-être tout aussi seuls dans la vôtre.  
Peut-être ou peut-être pas...

Poussons la logique jusqu'au point où elle cesse d'être  
confortable  
Si je ne peux pas vivre votre vie...  
Alors peut-être que votre vie n'en est pas une autre  
Peut-être qu'il n'existe pas des vies,  
Mais une seule,  
Une vie qui se regarde elle-même à travers des  
milliards de regards.  
Nous croyons être des existences séparées.  
Mais nous ne sommes que des points de vue  
Des milliards de caméras différentes dans un même  
film.

Et ce que nous appelons "ma vie", "ta vie Selma",  
"leur vie"...

N'est peut-être qu'un abus de langage,  
Une illusion pour tenter de découper  
Ce qui ne se découpe pas.

Il n'y a qu'un seul film.  
Un film immense, ancien, ininterrompu.

Une bobine qui ne commence nulle part et ne finit  
jamais,  
Qui tourne à l'infini, captant parfois en couleurs.

Et ...parfois en noir et blanc.

Et nous, Nous filmons

Mais le récit, lui, nous dépasse.

Dans une scène, la haine au Moyen-Orient

Dans une autre, Le dîner de cons à la Maison-  
Blanche

Et ici, en Belgique, rien à déclarer

Alors que c'est arrivé près de chez nous...

Banalité rassurante, normalité presque suspecte.

Trois scènes.

Trois ambiances.

Mais une seule vie.

Ce qui se passe là-bas n'est pas "ailleurs".

Ce qui meurt là-bas ne meurt pas "loin".

Si ce film est un

Alors chaque scène en est une portion.

Si un être s'éteint,

Ce n'est pas sa vie qui part

C'est une image du film qui brûle.

Croire à "d'autres vies"

Ce n'est pas de l'humilité.

C'est la plus confortable des illusions.

Ce sont des récits que vous construisez

À partir de ce que vous voyez.

Des prolongements de vous-même.

Et je comprends pourquoi.

Parce que c'est rassurant.

Mais ce n'est pas parce qu'une idée est rassurante...  
Qu'elle est juste.

Et si ce n'était pas moi qui suis égocentré  
En disant que seule ma vie existe.

Mais vous,

Vous qui avez besoin de multiplier la vôtre partout  
Pour ne pas en affronter la singularité.

Vous ne reconnaissez pas les autres vies...

Vous les façonnez à votre image.

Moi, je fais l'inverse.

Je m'arrête là où je ne sais plus.

Alors oui,

Nous sommes dans ce même film.

Mais moi,

Je ne ressens qu'une seule scène.

Et cette scène...

C'est la mienne.

Ma position ne nie pas les autres physiquement

Elle refuse simplement de les trahir

En prétendant les comprendre.

Et si ma thèse dérange,

C'est peut-être pour une seule raison :

Parce qu'elle ne nous laisse plus le luxe de  
l'indifférence.

À partir du moment où l'autre cesse d'être une vie étrangère

Pour devenir une part de la nôtre,  
On ne peut plus détourner les yeux...  
Sans se perdre un peu soi-même.

**Soufiane Verrue**



[Voir la vidéo complète](#)

# L'enthousiasme est-il l'arme des impuissants ?

7 hectares de gazon vert et des buissons disciplinés. Une centaine d'enfants y sont conviés. Panier à la main, sourire en coin, prêts à chasser tous les œufs cachés.

Il lève les yeux : un magnifique balcon blanc les surplombe.

Le couple présidentiel les salue de haut ; D'un côté Mélanie, de l'autre

Donald. Entre les deux, une énorme mascotte de lapin de pâques.

Les chocolats commencent à fondre, les bouches des enfants salivent, leurs corps trépignent d'enthousiasme.

Ils devraient partir à la chasse aux œufs mais lui part à la chasse de l'obscénité. Et il annonce : "Une civilisation entière va mourir ce soir pour ne jamais renaître".

Le lapin n'a même pas encore croisé les enfants. Que sur ce balcon,

Donald annonce bombarder l'Iran et aussitôt ses mots nous rendent impuissants.

Nous sommes ces gosses à qui l'on balance des œufs d'enthousiasme au chocolat. Et on les ramasse, parce

75 ce qu'on ne peut faire que ça.

Un lapin de pâques à côté d'un homme qui annonce la fin d'une civilisation ? Et nous? Impuissants gavés au chocolat ; on doit faire quoi ?

Rien si ce n'est courir dans ce jardin chasser les œufs promis avec enthousiasme dans nos baskets. Et même après la fête, à la sortie de la maison blanche, l'enthousiasme nous suit. Il serait peut être temps de faire nos présentations.

L'enthousiasme est une émotion intense, irréfléchie, aveugle qui pousse à l'action dans la joie. enchantée. Un emballement précipité à ne pas confondre avec l'espoir, lui qui rêve que demain sera meilleur. Tandis que l'enthousiasme s'emballe maintenant, tout de suite, et souvent se réveille en gueule de bois.

"Chaque fois qu'on l'a vu éclore quelque part, il annonçait le feu, la famine, la misère... Aussi, le mépris de l'homme. L'enthousiasme est par excellence l'arme des impuissants. Ceux qui chauffent le fer pour le battre immédiatement."

Je viens de vous lire ce que Frantz Fanon, nous a offert en 1952 dans son ouvrage "Peau noire masques blancs". Pourquoi maintenant !

L'enthousiasme est un gun chargé à balles de joie tendues aux mains d'impuissants. Une fois au front, face à eux de véritables armes à feu, avec leur pistolet à eau/plastique/factice, ils ne feront pas long feu.

Après avoir chauffé le fer pour le battre immédiatement, le damné enthousiaste fini brûlé par auto-combustion.

L'infanterie des impuissants est déserte. Mais dans le coin de leur timide base militaire, un maigre sergent plutôt charmant. Colonel enthousiasme.

Sa présence témoigne de l'impuissance de ses soldats. Fanon est clair ; oui les impuissants sont armés, mais ... armés d'enthousiasme... ce n'est pas suffisant. C'est finalement impuissant.

Cette arme tire à l'aveugle et tire contre celui qui la porte.

"S'il vous plaît, ne baissez pas la garde" nous demande Fanon. "Quand ils vous disent danser danser c'est pour mieux vous abattre !"

Méfiez-vous de cette drogue injectée. Les impuissants sont des oies gavées condamnées à l'abattoir. Elles se persuadent que finir en foie gras pour le nouvel an c'est pas si mal. Que s'il faut mourir, autant mourir avec panache.

Et joyeux nous sommes quand GLB nous garantit que « Good Move, c'est fini » pour le renommer discrètement « plan régional de mobilité ».

Et impuissants nous sommes quand le PDG de TF1 décrit son fonds de commerce comme « la vente de temps de cerveau humain disponible ».

Comme Don Quichotte, qui chaque matin, avec son fidèle écuyer, part combattre les géants alors qu'il affronte des moulins à vent.

Et Roberto Benigni, dans La Vie est belle. Vous l'avez, cette scène ?

Celle d'un père qui va être exécuté devant son fils.

Dans son dos, une arme à feu, Un nazi prêt à tirer. Il n'a a qu'une seule arme : l'enthousiasme. Comme dernier testament à léguer à son enfant.

Un clin d'œil, un sourire, et il marche avec enthousiasme.

L'enfant ne comprend pas le drame, il ne perçoit que la joie greffée au visage de son père. Et il meurt, abattu, et son fils sourit, persuadé que c'est un jeu.

Et je le comprends. Je les comprends. Quand on n'a plus rien, on fait quoi ? on s'accroche à ce qui nous reste, au peu qu'on laisse.

L'enthousiasme est un cache misère, un aveu de faiblesse, une résistance éphémère.

Et par excellence, l'arme des impuissants.

Et si hier l'épidémie Covid nous empêchait de sortir danser, une vingtaine d'épidémies dansantes comme celle-ci ont été jadis documentées.

Et le confinement on peut en reparler ? Dans nos chambres, l'enthousiasme nous a frôlé. (Parfois affolé).

Couvre-feu, geste barrières, vaccins : dépouillés de toute puissance, nous avons eu la fièvre de l'enthousiasme.

Tous les symptômes y étaient :

Tous les soirs à 20h on s'accrochait à nos vitres, et nos fenêtres étaient l'opéra des casseroles qui applaudissent.

Et on était content. C'était notre moment. Voyez comme quand on a plus rien, on se rue sur le peu qu'on nous octroie.

Et dans nos rues, combien d'entre nous sont devenus de fervents pratiquants de la course à pied.

Notre défense immunitaire, notre vaccin commun était l'enthousiasme.

D'une épidémie à une autre, à danser à Strasbourg comme on tapait sur les tambours. On s'enthousiasme et finalement, on meurt d'un côté ou de l'autre.

"Nous sommes en guerre" nous disait Macron, avant de nous annoncer les gestes barrières.

En tant de guerre, l'impuissant se jette à la mer et ne trouve que l'enthousiasme comme bouée contre l'enfer.

L'OIM fait le décompte macabre des réfugiés naufragés ; depuis le début de l'année 2026, 685 migrants sont morts ou portés disparus en Méditerranée centrale.

La Méditerranée témoigne de notre inhumanité.

Le cordon sanitaire reste à la maternité.

Se lancer dans l'océan pour lui confier son destin, lui livrer ses propres enfants. N'est-ce pas le dernier spasme d'un corps en agonie ?

Sur une barque d'infortune,

Ce petit garçon sur l'eau.

Pour se consoler chantonne avec le peu d'enthousiasme qui lui reste pour tenir.

Pourquoi les petits poissons dans l'eau, nagent nagent et je tombe à l'eau ?

N'a-t-on pas dit grands mangent les petits.

Et les illégaux noyés sous les eaux.

Les petits poissons dans l'eau mangent et noient tous les illégaux.

Les grands, les petits, les familles aussi.

L'enthousiasme est une sinistre mélodie. et à celles et ceux repêchés et on leur demandera :

Pourquoi ne chantez-vous pas ?

Ne soyez pas ingrats !

On vous accueillera !

Dans des centres de détentions...non pardon dans  
des HUBS de  
"retour" installés en dehors du territoire européen.  
Estimez-vous heureux,  
on vous accordera quelques cessez-le-feu.

Les voilà perfusés à l'enthousiasme.  
6 mois de cessez-le-feu à Gaza !

Allez impuissants chantez votre enthousiasme !  
(comme vous le faites si bien)  
6 mois de cessez-le-feu !  
Où sont les dabké ?

Détournez les yeux sur les 2000 gazaouis blessés  
depuis et les 700 assassinés.

Réjouissez-vous !

De toute façon, vous n'avez rien d'autre à fêter.

Vous n'avez même rien à manger.

Et on annonce un cessez-le-feu comme on balance  
des miettes de pain à des affamés, des œufs au  
chocolats à des martyrs.

Sur mer ou sur terre,

L'enthousiasme à un goût amer, et à cette enfant qui  
n'a pas entendu les cloches sonnées.

**Imane Oudghiri**



[Voir la vidéo complète](#)

# L'enthousiasme est-il l'arme des impuissants ?

Six semaines qu'on décortique et qu'on tord des notions,  
Tenir deux mots ensemble était déjà une mission.  
Entre « vivre pour le meilleur » et « se tourner le dos »,  
J'ai malmené les phrases et affûté mes mots.  
Mais pour la finale, on complique la donne,  
Un troisième mot s'invite et le doute m'emprisonne...  
Un triangle, cette fois mais sans rien d'amoureux,  
Trois mots qui se défient et tirent chacun leur jeu.  
Un trio mal assorti, une équation complexe,  
Où chaque mot s'oppose et me laisse perplexe.  
Et vous avez vu Imane ! brillante, évidemment...  
Qui vient de nous prouver que tout se tient vraiment.  
Que l'enthousiasme, au fond, n'est qu'un éclat trompeur,  
Une jolie lueur qui maquille la peur.  
Et je la comprends presque, il faut être honnête,  
La phrase est redoutable et elle fait mal à la tête.  
Mais dans cette mêlée où tout semble se tordre,  
Je veux chercher le fil qui va remettre de l'ordre.  
L'enthousiasme est-il vraiment l'arme des  
impuissants?  
Le moteur d'un destin ou l'opium d'un instant ?

L'enthousiasme est un souffle, une fièvre qui s'élève,  
Un frisson qui surgit... et soudain nous soulève.  
C'est un début, un élan, une mise en mouvement,  
Mais ce n'est pas encore un acte, ni un affrontement.  
Il ouvre une brèche, il relève la tête,  
Mais ne transforme pas encore ce qui nous arrête.  
Pourquoi vouloir déjà à tout prix le rendre létal ?  
C'est confondre l'étincelle avec le choc frontal.  
C'est l'aube d'un geste, à peine un commencement,  
Et vous lui prêtez déjà la force d'un armement.  
Regardons ce mot « arme » avant de l'employer :  
S'il est le pommeau, il reste tout à forger.  
On s'agite en cadence, on a le cœur qui bat,  
Mais on confond la transe avec le vrai combat.  
Frantz Fanon le rappelle, sans détour, sans emphase :  
L'émotion seule ne déplace pas les masses.  
Elle peut naître, circuler, exister pleinement,  
Mais elle ne produit pas d'effet sur le réel,  
directement.  
Alors il faut être précis et s'en tenir à ça :  
Ce qui nous met debout n'est pas ce qui combat.  
C'est le cri de Pina Bausch, ce rappel absolu :  
« Dansez, dansez, sinon nous sommes perdus ! »  
Il ne s'agit pas de frapper, ni de désarmer,  
Mais de refuser, d'abord, de se laisser couler.  
C'est de l'oxygène pur, une force de l'existant,  
Primo Levi, hurlant du Dante au milieu des camps.  
Le chant de l'enthousiaste qui cogne contre les murs,  
Pour rester un homme quand le matricule défigure.

L'enthousiasme ne gagne pas, il empêche de sombrer:

Il n'est pas là pour vaincre, il est là pour durer.  
Et quand bien même il ferait rougir les volcans,  
Il déborde de partout, sans viser aucun camp.  
Alors non, l'enthousiasme n'est pas une arme,  
affirmons-le vraiment :

C'est une force intérieure, pas un outil de ralliement.

Et l'impuissance alors ? Est-ce là notre horizon ?  
Non, car ce mot lui-même est une fausse prison.  
Regardez-nous, « impuissants », rangés en nation :  
Ce n'est pas une identité, c'est une condamnation.  
C'est ce doigt qui pétrifie, cette pure inertie,  
Ce mot performatif qui nous raye de la vie.  
« Tu es impuissant ».

Dites-le à un homme et voyez son empire,  
S'écrouler d'un souvenir ou d'une prophétie à venir.  
Sa virilité tremble, son ego rend les armes.  
Le voilà démasqué, tout au bord de ses larmes.  
L'impuissance est un état, ce n'est pas une nature.  
C'est un poids qu'on subit, une simple rature.  
Nul ne peut vibrer en restant à genoux,  
Enthousiasme et impuissance : l'oxymore brise tout.  
Si la Fourmi s'emmure et redoute l'hiver,  
C'est le chant de la Cigale qui réveille l'univers.  
L'enthousiasme n'est pas l'arme de l'impuissant :  
C'est l'étincelle qui le fait redevenir vivant.

Mais si l'enthousiasme n'est pas l'arme de l'impuissant,  
Quel est donc ce carcan, ce froid si menaçant ?  
Qu'est-ce qui nous tient en joue, le doigt sur le verrou,  
Pour nous figer ainsi, même un instant, c'est fou !  
L'arme sur notre tempe est un métal discret,  
C'est le récit dicté d'un immuable arrêt.  
C'est la résignation, ce venin souverain,  
Qui nous fait croire au vide et déchire nos lendemains.  
On nous injecte en douce un goût pour l'échec,  
On nous laisse assoiffés, le cœur à bout, à sec.  
PAM. On vous dit que le sort est une fatalité.  
PAM. On vous jure que l'élan est une inutilité.  
PAM. On vous convainc que le rang est votre seule loi.  
PAM. On vous ordonne enfin de n'avoir plus de voix.  
PAM. On vous presse d'être bien rangés.  
PAM. On vous interdit, surtout, de ne jamais déborder.  
Voilà le crime parfait, le braquage de l'esprit,  
Qui condamne à l'exil tout ce qui nous unit.  
Mais le Capitaine surgit, monte sur son bureau,  
Et prouve que le cercle est vivant sous sa peau !  
La résignation n'est pas une fatalité, c'est un poison  
qu'on s'inflige,  
Une excuse de buissonnier, un renoncement qui nous  
fige.  
« À quoi bon ? », on soupire, entre un déni et un aveu,  
On se dit impuissant sans même avoir tenté le feu.  
C'est un suicide collectif où chacun tient son propre  
acier,  
Ce vin de l'amertume, on finit par l'apprécier.

Comme un bâillement de l'âme, une contagieuse  
faiblesse.

Du lit à la fenêtre, on s'enferme, on s'oublie,  
La pente est glissante et le corps se plie à la vie.  
Mais si la résignation est une brume où s'endorment  
les consciences,  
L'enthousiasme est un vent de révolte qui redonne un  
sens.

L'enthousiasme n'est pas l'arme, on nous ment, on  
nous leurre,  
C'est la résignation qui est l'arme de ceux qui  
capitulent avant l'heure.

Voyez cette panthère, lasse derrière ses barreaux,  
Qui ne voit plus le monde, mais seulement ses  
bourreaux.

C'est là qu'ils nous attendent : dans cette ronde  
hébétée,  
Où le vouloir s'endort, où notre force est domptée.  
Mais ce soir, je ne brise pas seule la grille de cette  
histoire,

Dans cette arène sacrée où la parole fait victoire.  
Je porte 150 voix qui ont tremblé, osé,  
150 corps debout, refusant de plier.

On nous a appris à baisser les yeux, à passer, à subir,  
À croire que le monde était trop grand pour nous  
laisser agir.

Mais l'enthousiasme est ici, il n'est pas l'impuissance,  
C'est des rêves qui militent, un brasier d'insistance.

Si je parle ce soir, si je refuse de me taire,  
C'est qu'un jour, en décembre, on m'a jeté cette  
lumière.  
On m'a donné les vers d'une femme qui brûlait  
d'exister,  
Anna de Noailles, qui hurlait aux siècles de ne jamais  
céder !  
Elle voulait que même absente, quelque chose  
demeure,  
Un souffle, une trace, une vie à l'intérieur !  
Et ce souffle, aujourd'hui, a rompu mes silences,  
Il n'est plus une promesse, il est une évidence !  
Cavafis avait raison : on ne fuit pas sa ville,  
On ne trouve pas d'autre rive où la vie est facile.  
Nos liens sont le seuil d'un pays sans cloisons.  
Soyons notre propre refuge et notre seul horizon !  
Alors rejoignez la lutte ! Rêvons de ce monde  
nouveau,  
Non plus seulement avec des mots, mais aussi avec  
notre peau.  
Que vous soyez des génies ignorés, ou des experts du  
chaos,  
Clowns de service ou derniers des salauds,  
Privilégiés d'un jour ou parias de la loi,  
Venez briser le rang ! Venez donner de la voix !  
L'enthousiasme est le coup d'envoi, l'allumette qui  
craque,

Ce vertige qui tord le ventre juste avant l'attaque.  
Bienvenue dans l'instant, bienvenue dans le tumulte.

L'histoire nous appartient, nous bravons chaque  
insulte !

Si la voix défaille ? Nos mains se rejoindront.

Un coeur, un combat : nous irons jusqu'au front.

**Elsa Haentjens**



[Voir la vidéo complète](#)



# LEURS HISTOIRES

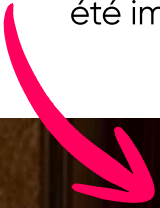


## **Imane Oudghiri, 23 ans**

Étudiante à l'IHECS, Imane a participé au concours car elle aime l'écriture depuis toujours.

Elle a découvert le plaisir de la poésie à voix haute lors d'une expérience en classe et s'est spontanément inscrite au concours pour sortir de sa zone de confort. Comme toutes, elle a dû retravailler son texte plusieurs fois, surtout pendant le coaching, mais elle a trouvé cela stimulant plutôt que difficile.

Les moments les plus marquants sont les échanges avec les autres participant·e·s et les quarts de finale, où elle a été impressionnée par leur talent et leur sincérité.





### **Nour Mestou, 22 ans**

Étudiante à l'UCL Woluwe, Nour a rejoint Réciproque par amour pour la scène et l'art de transmettre des émotions. Pour elle, les sujets sont avant tout des prétextes pour partager un message et exprimer son militantisme. Ce qui l'a le plus marquée, c'est l'ensemble de l'aventure. L'organisation, l'équipe et les ambassadeur-ice-s. Sa plus grande difficulté reste son perfectionnisme, qui la pousse à toujours vouloir faire mieux malgré le travail déjà accompli.

## **Lara Franken, 21 ans**

Étudiante à l'UCLouvain, Lara a participé au grand concours Réciproque pour trois raisons : la rencontre, le besoin de dire et l'envie de se prouver qu'elle peut toucher un public. Sa principale difficulté a été de trouver l'équilibre dans sa prise de parole, entre émotion et raison. Le moment le plus marquant est le silence du public après sa performance et la fierté de ses parents. Elle retient aussi la forte connexion avec les autres participant·e·s et la richesse de cette expérience humaine.





### **Fawzia Amadou Ali, 24 ans**

Étudiante en droit, Fawzia a rejoint Réciproque pour faire entendre sa voix et s'exprimer librement. Malgré les difficultés liées à son intégration en Belgique et les moqueries sur son accent, elle a toujours voulu défendre ses idées et dénoncer les injustices. Au début, elle doutait de ses capacités, mais cette expérience lui a permis de trouver son propre style et de gagner en confiance. Ce qui l'a le plus marquée, c'est de réussir à transmettre des émotions et à voir son travail reconnu. Elle porte en elle une conviction: la parole est une libération.

## **Selma Farissi, 21 ans**

Étudiante à l'ULB, Selma a participé à Réciproque parce qu'elle aime parler, écrire et l'éloquence. Elle y a vu une occasion de sortir de sa zone de confort. Elle a surtout rencontré des difficultés dans l'argumentation de ses textes, un aspect nouveau pour elle. Son principal défi a aussi été de gérer ses doutes et son anxiété. Les moments les plus marquants sont les coachings, les rencontres humaines et le soutien reçu. Elle a aussi été profondément touchée par les retours du public après ses prestations, qui l'ont beaucoup encouragée.





### **Edmond van de Werve, 23 ans**

Étudiant à KU Leuven, Edmond a participé à Réciproque pour s'améliorer dans l'art oratoire, après avoir rejoint un club de débat en revenant en Belgique. Il a beaucoup apprécié l'expérience, sans rencontrer de difficultés, notamment grâce à des thèmes bien choisis et inspirants. Pour lui, cela a permis de mieux comprendre la complexité de la parole. Il a particulièrement aimé le quatrième tour, où les performances des autres participants l'ont beaucoup impressionné.

## **Elsa Haentjens, 21 ans**

Étudiante en relations humaines, Elsa a participé au concours car elle écrit depuis toujours et a découvert la poésie à voix haute lors d'une expérience en classe. Elle s'inscrit spontanément pour sortir de sa zone de confort et arrive jusqu'en finale. Elle a surtout dû retravailler son texte plusieurs fois pendant le coaching, mais l'expérience reste stimulante. Les moments les plus marquants sont les préparations collectives et les quarts de finale, où elle est impressionnée par le talent et la sincérité des participant·e·s.





## **Soufiane Verrue, 23 ans**

Étudiant à l'UCLouvain, Soufiane a participé au Grand Concours Réciproque pour se challenger en écriture et en prise de parole, en lien avec ses études de droit et son futur au barreau. Il y voit une manière de tester sa capacité à convaincre et à toucher un public. La principale difficulté a été le rythme intense, avec un discours à écrire chaque semaine en parallèle de ses études. Les moments les plus marquants sont la demi-finale et la finale, où il a pu partager ses textes devant un large public et ressentir de fortes émotions dans la salle.





## Suivez-nous sur nos réseaux



@Reciproque.be



Réciproque Belgique



[www.reciproque.be](http://www.reciproque.be)



@rciproque sur Substack

**RÉCIPROQUE**

**2026**

